



ACTRESS

R.I.P.

(Honest Jon's)

Pendant que la planète *bass music* se demande encore s'il y a une vie après le dubstep, Darren Cunningham - planqué derrière le pseudo d'Actress - reste imperméable aux modes et tire son épingle du jeu avec un minimalisme droit dans ses baskets, décoché *track by track* comme autant de flèches en direction du cosmos. Depuis l'album *Splash* qui l'a consacré en 2011, le producteur londonien a manifestement mis un frein à sa boulimie de *weed* pour respirer un bon coup, y gagnant un supplément de clarté et une maîtrise encore plus aiguisée de ses algorithmes. Plutôt que de jouer la carte des resucées garage et deep house en vogue, Actress approfondit une voie toujours aussi prospective et affirme une signature bien à lui, faite de bleeps scintillants, de basses aux chuintements organiques, de structures répétitives et de rythmes éclopés qui remuent terre et ciel. Résistant à la rave pompière qui ne sait plus quoi faire de ses bourrelets, l'outsider opte pour une approche idiosyncrasique, mêlant musique des

sphères et fondamentaux de Detroit, classicisme et modernité. En un mot, Actress possède ce qui fait cruellement défaut au gros des troupes : une vision artistique qui nous emmène ailleurs. Ce n'est pas pour rien que la Tate Modern lui a dernièrement commandité une bande-son pour une rétrospective de l'artiste Yayoi Kusama, autre monomaniacque notoire. Par la grâce de ses hyperboles à la surface tantôt rugueuse (*Marble Plexus*, *Raven*, *Shadow From Tartarus*), tantôt limpide (*Uriel's Black Harp*, *Jardin*), *R.I.P.* fait surgir des apparitions oniriques de ruines du futur englouties dans le smog, à peine éclaircies par quelques halos de néons. Il en émane un romantisme désenchanté qui puise allègrement dans la gnose sans jamais être lourdingue : métaphores bibliques (l'Ascension, le graffiti changé en Sainte Ecriture) et fragments du *Paradis perdu* de Milton viennent s'encaster sans heurts dans des ambiances de science-fiction dystopique. Indéniablement plus cérébral que les mercenaires du dancefloor qui tâche, Actress diffuse avec parcimonie ses micro-beats, prenant bien soin de les oxygéner avec des paysages ambient qui fleurissent bon les premières

émulsions electronica, voire une musique de chambre *updatée* 2012 (Cunningham ne cache pas son admiration pour Gabriel Fauré). Une fois planté le décor avec une coulure de synthé tombée de la cuisse d'Oneohtrix Point Never (*R.I.P.*), il échafaude avec précision son electro mutante qui aère la tête (*Ascending*, *Tree Of Knowledge*, *Glint*) autant qu'elle donne des fourmis dans les jambes (*The Lord's Graffiti*, *IWAAD*), taquinant parfois l'IDM de la fin des nineties - des crépitements subaquatiques de Drexciya aux divagations abstraites d'Autechre (*Serpent*) - quand il ne piétine pas carrément les boutures 2-step de Burial (*Caves Of Paradise*). L'album abonde en détails et ne se laisse pas domestiquer dès la première écoute, mais une fois percé son hermétisme d'apparat, il donne envie de s'y replonger encore et encore. Avec beaucoup de classe et de subtilité, ce qui n'est plus si courant, Actress puise dans les profondeurs d'une *dance music* introspective - voire un peu autiste sur les bords - qui regarde loin, très loin au delà de l'horizon. La Renaissance techno aurait-elle trouvée son Léonard de Vinci ?

Julien Bécourt